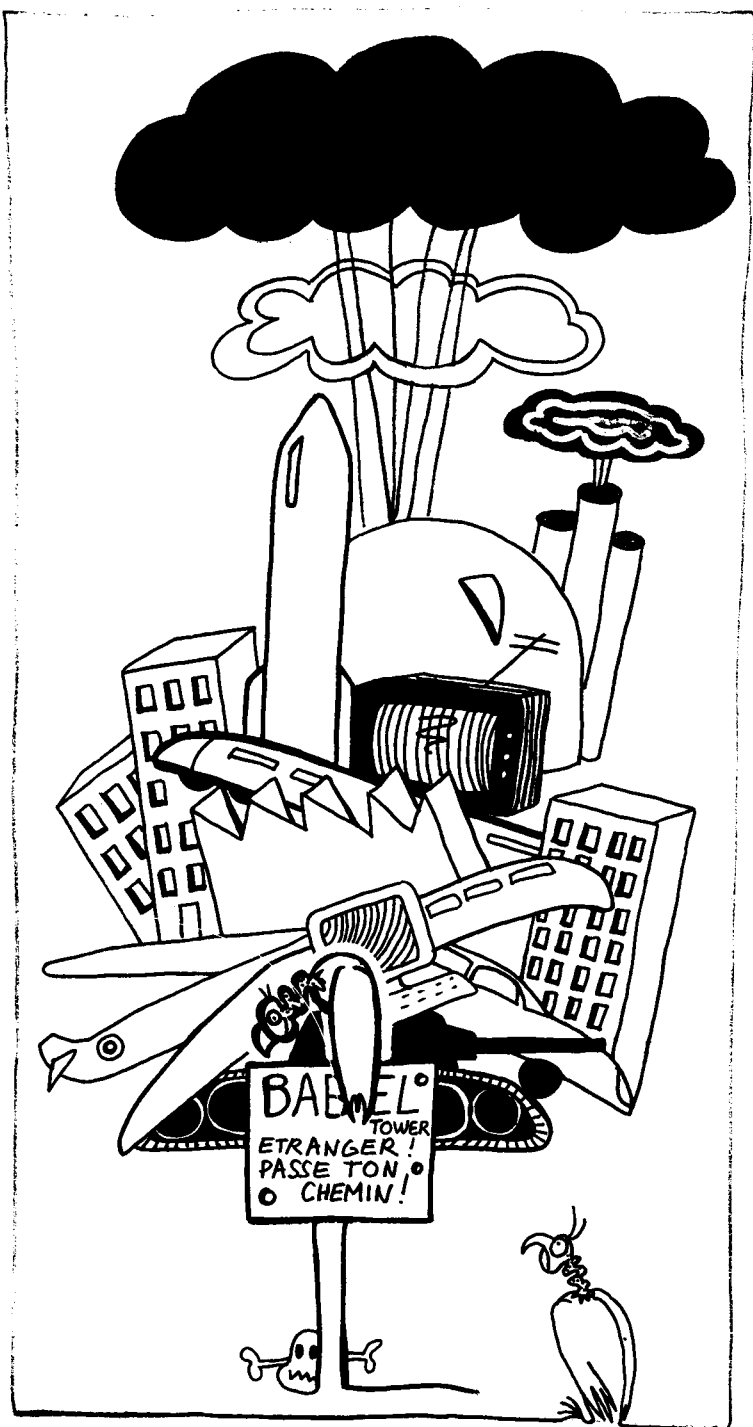


# Une machine infernale nommée Occident

PAR SERGE LATOUCHE \*



Le monde est à la fois plus uniforme, plus unique (un seul monde) et plus éclaté que jamais. Plus unifié, parce que l'occidentalisation (domination politique et culturelle), relayée par la technique, tisse un réseau très dense de liens multiples qui enserrant la planète. Ce que Chesneaux et d'autres appellent « le monde câblé ». Plus éclaté, car à côté de poches de richesse et d'accumulation matérielle inouïe, se développent des zones de misère et de déréliction, y compris au sein des pays traditionnellement riches et développés. Ceci est un phénomène nouveau dû à la « crise » économique et à l'éclatement de l'Etat-nation comme espace de solidarité économique.

Le monde est donc, d'ores et déjà, éclaté non seulement dans la disparité économique, mais aussi dans la différence culturelle, car la bidonvillisation et la clocharisation, en dépit du matraquage mondio-médiatique, de l'uniformité de la mode *jeans* et *Coca-Cola*, se créent des « cultures » ou contre-cultures de la pauvreté. Mais cet éclatement est le signe d'un échec du projet de la modernité et du modèle techno-économique de l'Occident, c'est un éclatement, purement négatif, une rupture passive, au sein des chaînes de la planète câblée, dans l'interconnexion du réseau du marché mondial et du réseau mass-médiatique de la « culture » transnationale.

Faut-il souhaiter un monde éclaté positivement ? c'est-à-dire renoncer aux fallacieuses promesses de la modernité, aux mirages du modèle techno-économique ? Prendre son parti de « l'économie à deux vitesses », et s'installer dans la deuxième, en se déconnectant (S. Amin), se découplant du système câblé ? François Partant le pensait.

Ce thème du monde éclaté est extraordinairement complexe et difficile, car il se situe en quelque sorte à la fois en amont et en aval de celui de la marginalisation (positive ou négative).

En amont, si on s'interroge sur l'universalité du développement et l'éclatement économique du monde, en aval, si on prolonge la réflexion sur l'universalité de la société humaine et le problème de la diversité culturelle.

Dans le premier cas, on s'attache à l'aspect « technique » du problème ; la logique du système techno-économique en fait-elle un modèle universel ou non ? Dans le second cas, on s'attache à l'aspect « anthropologique » du problème : le monde et l'homme sont-ils, doivent-ils être pluriels ou non ? Faut-il souhaiter le maintien ou le rétablissement de la diversité des cultures ? ou leur fusion ? La logique de la dynamique capitaliste et la désirabilité d'une société mondiale fraternelle fondée sur le dialogue interculturel ne sont pas deux problèmes distincts – mais un seul et même problème en réalité, celui de l'universalité, et l'éclatement est bien évidemment le revers de cette universalité.

### Le développement universel est-il possible ?

La question est évidemment complexe et peut être abordée sur plusieurs angles : écologique (les limites de la croissance), théorique (les contradictions de la logique technique ou économique), empirique (les échecs concrets du développement). Mais d'abord un préalable : qu'est-ce que le développement ? Pour nous, cela désigne l'occidentalisation, c'est-à-dire à la fois un processus historique, un système économique et un modèle de société. Au terme d'une histoire multiséculaire et mouvementée, l'Occident s'est transformé en une machine sociale, c'est-à-dire une organisation fondée sur le progrès illimité des techniques et l'accumulation effrénée du capital. Cette organisation intègre les hommes comme rouages ou agents, en dépit de leur volonté (mais en les désocialisant par ailleurs). L'universalisation du développement, cela signifierait l'accès égal de tous et de chacun aux bienfaits de la

machine. Cette universalisation peut être conçue de deux façons : soit parce que chaque groupe humain pourrait s'approprier une telle « machine », soit parce que la machine unique étendrait ses bienfaits à tous.

Eh bien ! la machine sociale « Occident », que l'anthropologue René Bureau appelle la SUMI (Société urbaine militaro-industrielle), semble répondre positivement aux deux branches de l'alternative. Elle s'universalise par reproduction et par extension. Elle produit donc toutes les apparences de l'universalité de façon redoublée. Elle s'universalise une première fois. En se posant en modèle reproductible, elle se présente comme accessible à tous. Chacun peut construire une telle merveille. De l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle aux NPI (nouveaux pays industrialisés), la preuve a été faite que la reproductibilité, non seulement n'est pas liée à la zone géographique, mais qu'elle est indépendante de la période historique. Ainsi, transhistorique et a-spatial, le modèle est bien reproductible par tous, et de ce fait, parfaitement universel.

### C'est l'uniformisation

Cette reproductibilité s'entend de la société technicienne, avec tous ses attributs : de l'accès à la consommation de masse à la démocratie libérale. Elle s'universalise une deuxième fois. Le développement est universalisable, car à partir du pôle initial ou des pôles ultérieurs se produit une extension-mondialisation qui s'entend des flux de marchandises et des flux financiers, mais aussi de la production. Transhistorique et a-spatiale, la machine est donc transnationale. Le capital n'a pas de patrie ; il s'internationalise « par essence ». L'uniformisation doit s'étendre à tous les domaines, non seulement les modes et les mentalités, les modèles de consommation et les télécommunications, mais les niveaux de vie, aussi bien que les droits de l'homme. L'Organisation des nations unies est le signe visible de cette unité du monde.

L'ennui c'est que trop, c'est trop. L'escroquerie de cette double universalité se trahit par cette dualité même. Les deux processus mimétiques se neutralisent et se contredisent.

Le premier processus de reproductibilité concerne le cœur, le noyau dur du système, ses effets sont indéniables, mais cette reproductibilité n'est pas universalisable, parce qu'elle implique l'expansion. Le deuxième processus est bien une universalisation, mais elle ne concerne que la propagation de l'uniformité culturelle, au détriment de la créativité locale. Le mimétisme du développement n'est ici qu'une caricature tragique sous le couvert duquel se perpétue une domination de fait des « maîtres » anonymes de la machine. La reproduction de celle-ci est toujours plus compromise, tandis que son dynamisme accroît la déculturation.

Cette « mécanique » de la non-universalisation du développement peut-être analysée à deux niveaux. Au niveau du mécanisme « culturel », c'est l'éthique de

**\* Professeur à l'université de Lille II, collaborateur de la revue Mauss, auteur de L'Occidentalisation du monde, 1988, Ed. La Découverte.**

la performance ; au niveau du mécanisme économique, c'est le problème de l'autodynamisme de l'économie et du capital, et de ses limites.

### Le paradoxe de la performance

Le principal « ressort » de la « machine » occidentale n'est autre que l'éthique de la performance. L'esprit de compétition se traduit sur le plan économique par la concurrence et le mécanisme du marché. Sans être ni naturel, ni aussi auto-régulateur que le présentent les libéraux, il possède effectivement d'incontestables vertus d'ajustement automatique. Néanmoins, il est loin de réaliser cette harmonie des intérêts que l'on postule pour le justifier. Il en est de même de son prolongement international : le libre échange. La rivalité effrénée des entreprises, mais aussi des autres agents économiques à tous les niveaux, ne va pas sans « dégâts » : des masses énormes de travailleurs sont laissés pour compte et dévalués, des sociétés sont mises à l'écart et au rencart, les flux de capitaux se détournent de certains pôles et l'accumulation illimitée en certaines zones laisse des plages importantes d'abandon et de déréliction.

Mais l'esprit de performance ne se limite pas au domaine économique, il pénètre toutes les sphères de la vie sociale. Celle-ci fonctionne comme une sorte de marché généralisé. L'obsession de la réussite crée la certitude de l'échec. Le système, en produisant des gagnants, produit plus sûrement encore des perdants — qui sont laissés pour compte et exclus. Comme cette machine performante n'est autre que la machine à développer, elle engendre inéluctablement le sous-développement, qui n'est que la dévaluation nécessaire à la valorisation des élus.

### Le postulat d'autodynamisme

Le deuxième niveau de la mécanique de non-universalité du développement est celui de l'autodynamisme de l'économie et du capital<sup>1</sup>. La prétention à l'universalité du développement repose sur la représentation de l'économie comme organisme vivant, c'est-à-dire autonome et autodynamique. Cette représentation est partagée par tous les économistes, elle est fondatrice même de la discipline. En dotant cette sphère, artificiellement séparée du reste du social, de la propriété vitale, les économistes lui épargnent la loi commune des machines artificielles. Ces dernières subissent la loi de l'entropie. Elles ne peuvent fonctionner sans

consommer de l'énergie, qui leur vient d'ailleurs et qu'elles ne peuvent restituer intégralement.

La dynamique économique, sous sa forme moderne autonomisée, d'accumulation illimitée du capital, ne trouve son élan que grâce à l'impulsion sociale. Celle-ci est engendrée dans les rapports intersociétaux par la domination culturelle. C'est en répandant par le « don » sa culture sous toutes ses formes, depuis les émissions de radio jusqu'à la technologie, que l'Occident assure la dynamique de sa créativité. Mais en contrepartie, il restreint, bloque ou détruit la créativité des autres sociétés. L'expansion occidentale brise le ressort même de la reproductibilité généralisée du modèle. Ainsi, son universalisation apparente, source de son dynamisme, est la cause même de sa reproductibilité limitée et de sa non-universalisation réelle. Sa dynamique fonctionne à l'exclusion et non à l'intégration, ce qui en fait, comme beaucoup l'ont noté (dont François Partant), une anti-culture.

A ces limites théoriques viennent s'ajouter les limites concrètes, comme celle de l'écologie. Il est écologiquement impossible que les dix milliards d'hommes de demain puissent consommer ce que consomment les Américains.

### Une société humaine unique est-elle souhaitable ?

Si l'Occident nous apparaît souvent comme une machine infernale qui broie les hommes et les cultures pour des desseins insensés que nul ne connaît et dont le terme risque d'être la mort, il n'est pas que cela. Il y a, dans le projet hellénico-judéo-chrétien, l'aspiration à une humanité fraternelle. Parallèlement à la déculturation de la planète et à l'impérialisme sous toutes ses formes, l'Occident a produit et élaboré le rêve d'une cité émancipée où tous les hommes auraient leur place, et dont chacun serait un libre citoyen. Ce projet est-il souhaitable, et à quelles conditions ?

Ce rêve d'une conquête du ciel que certains ont cru réaliser par la technique est très exactement celui de Babel. Yahvé lui-même y a cru. « *Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les hommes avaient bâties. Et Yahvé dit : " Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. " »*

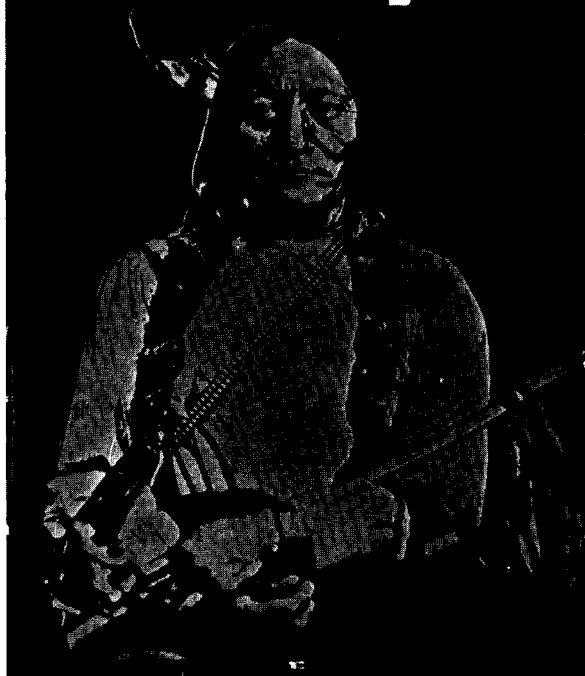
Les temps sont venus, en effet, où les hommes font un seul peuple et parlent une seule langue, et où aucun dessein n'est irréalisable pour eux. Mais la cité qu'ils ont construite est difforme. Il y règne l'injustice, la violence, la haine. Elle se déchire elle-même. Et la technique qui devait engendrer l'abondance et apaiser les querelles, donne à l'injustice, la violence et la haine des moyens multipliés. Le risque de la destruction pure et simple est plus fort que jamais.

Alors, parce que le rêve a tourné au cauchemar, faut-il renoncer à ses promesses ? aux aspirations « émancipatrices » portées par la modernité ? Quelque conscient que soit un occidental des méfaits et des dangers de l'Occident comme machine techno-économique, il lui est impossible de renoncer à certaines de ses valeurs. Les droits de l'homme et le respect de la personne humaine, tout autant que le respect des cultures

<sup>1</sup> Nous l'avons longuement étudié dans notre livre : Faut-il refuser le développement ?



## Why can't white men act like human beings?



Toutefois, il convient de se défier des pièges innombrables de la fausse universalité.

### Vérité en-deçà des Pyrénées...

Les Américains refusent de manger de la viande de cheval et veulent empêcher les autres d'en manger. Ils jugent les Français, qu'ils soupçonnent d'en manger, comme des « cannibales »<sup>4</sup>. Autant que les sacrifices humains, le cannibalisme a servi de justification à l'imposition occidentale de la tolérance et du respect des cultures par le fer et le feu. Nous sommes là au cœur, sinon du caractère insupportable de la différence culturelle, au moins de ses limites, et il est tout à fait contestable d'affirmer que l'Occident reconnaît l'égalité des cultures. Cette égalité, malheureusement, n'est reconnue que post-mortem, comme pour la valeur de l'Indien. Il n'y a pas d'universalité vraie, pensons-nous, qui serait le monopole d'une culture, fût-ce la nôtre. L'universalité de valeurs transhistoriques et ontologiques est une illusion. Notre répugnance aux coutumes barbares des autres n'est pas fondée sur un culte de valeurs vraiment universelles, mais sur celui de nos seules valeurs occidentales. Avant de songer à une véritable universalité, il convient de s'interroger sur la barbarie de notre civilisation, voire son intolérance aux yeux des autres et avec les yeux des autres. Il y a bien des traits de nos mœurs qui semblent horribles, monstrueux aux yeux des sociétés non occidentales. Si celles-ci les ont finalement tolérées, c'est qu'elles n'ont pas eu le choix et n'ont pu interdire chez nous ces pratiques, comme nous avons interdit, chez elles, celles qui nous paraissaient insupportables.

Comme il n'y a aucun espoir de fonder quoi que ce soit de durable sur l'escroquerie d'une pseudo-universalité imposée par la violence et perpétuée par la négation de l'autre, le pari qu'il y a un espace commun de coexistence fraternelle à découvrir vaut la peine d'être fait. ■

<sup>2</sup> Raymond Aron : Les désillusions du progrès, p. 117.

<sup>3</sup> Jacques Ellul : Le système technicien, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 287.

<sup>4</sup> Voir la pénétrante analyse de Marshall Sahlins dans Au cœur des sociétés – raison utilitaire et raison culturelle, Gallimard p. 211-212.

et les droits des peuples, font partie de ce patrimoine dont la réalisation est un objectif qu'on ne peut abandonner ; ce faisant, il est nécessaire de rejeter le fétichisme du culte de la vie purement biologique et le mythe identitaire. La reprise de l'héritage émancipateur de l'Occident, sous bénéfice d'inventaire, n'est pas sans poser des problèmes, car la dissociation des composants est-elle possible ?

Le paradoxe de l'égalité est un de ces problèmes les plus tragiques posés à la raison occidentale. Pas de fraternité vraie sans égalité réelle, mais pas d'égalité sans identité des conditions et équivalence des situations. La résolution théorique de l'antinomie consiste à poser l'équivalence en dehors de l'espace de la commensurabilité. Tous les hommes sont égaux et se valent autant qu'ils sont *incomparables*. Toutefois, cette reconnaissance du droit à la différence est d'autant plus suspecte qu'elle est déjà affirmée par les philosophes des Lumières et qu'elle n'a empêché aucun des excès que l'on sait.

### Le piège de l'égalitarisme

« *Le risque*, nous dit Raymond Aron, esprit universaliste s'il en fut, *est moins celui de l'uniformité que du conformisme*. »<sup>2</sup> On retrouve là la trace des fortes pensées d'Alexis de Tocqueville. La terreur religieuse qui le frappe en voyant l'irrésistible montée de l'égalité, tient beaucoup à la perception de ce risque de conformisme. On a vu, au niveau des Etats-nations, à quels abîmes aboutissait le conformisme engendré par le nivellement des conditions et la « massification » des citoyens. Le totalitarisme aime l'uniforme, et le « conforme » y mène directement. La mondialisation du processus uniformisant, même en dehors de toutes les « tares » de l'Occident, peut faire craindre les pires détournements. L'empire-monde fraternel risque fort d'être celui du grand frère, le *big brother* d'Orwell. Le risque est d'autant plus grand que cette société mondiale resterait technicienne. Or, si on accepte l'analyse percutante de Jacques Ellul : « *A la vérité, il y a une voie, mais une seule : la dictature mondiale la plus totalitaire qui puisse exister. C'est exactement le seul moyen pour permettre à la technique son plein essor et pour résoudre les prodigieuses difficultés qu'elle accumule* »<sup>3</sup>.

Enfin, au nom même de l'humanisme occidental, nous pouvons conserver quelques préventions à l'égard d'un monde unique, même fraternel. La pluralité de l'homme est peut-être, au niveau culturel comme au niveau génétique, la condition de sa survie. Qui sait si, en fonction de leurs spécificités mêmes, les cultures aujourd'hui niées et bafouées ne seront pas demain les plus aptes à relever les défis de l'histoire ? L'appauvrissement du patrimoine culturel de l'humanité dont l'Occident est largement responsable causerait alors un dommage incalculable. Or, il n'est pas sûr du tout que la différence culturelle puisse s'accommoder, à un niveau significatif, d'un universalisme authentique. La reconnaissance d'une humanité plurielle est une voie étroite qui est peut-être un héritage de la raison émancipatrice, dont la nostalgie mérite d'être sauvée au milieu du chaos, des décombres et des espoirs qu'engendrerait la décomposition de l'Occident.